

MONTRÉAL 'VILLE-MONDE'

Manuel Meune, Juan C. Godenzzi et Daphné Morin (éds.)

Section d'études hispaniques
Département de littératures et de langues du monde
Université de Montréal

*La multiformité
linguistique vue
par des locutrices
et locuteurs*



Collection *Cahiers de recherche*

Montréal, 'ville-monde' : la multiformité linguistique vue par des locutrices et locuteurs

© 2021

Section d'études hispaniques

Département de littératures et de langues du monde

Université de Montréal

ISBN : 978-2-9820254

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2021.

❖ TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	4
INTRODUCTION	5
Montréal, le monde et les langues : réflexions sur le tropisme linguistique <i>Juan C. Godenzzi</i>	
CHAPITRE 1	13
L'espace linguistique montréalais : de la représentation des langues dans les atlas canadiens aux cartes mentales individuelles <i>Manuel Meune</i>	
CHAPITRE 2	43
Comment résoudre le problème de la communication en contexte de diversité linguistique? Points de vue de locutrices et locuteurs à Montréal <i>Daphné Morin</i>	
CHAPITRE 3	67
De l'île à la planète : le discours sur le plurilinguisme chez quelques Montréalais.es francotropes <i>Manuel Meune et Nicolas Groulx</i>	
CHAPITRE 4	91
Montréal, 'ville-monde' racontée en anglais <i>Daphné Morin</i>	

❖ REMERCIEMENTS

Les chercheurs responsables du projet *Montréal, 'ville-monde'* sont Juan C. Godenzzi et Manuel Meune. Ils sont, avec Daphné Morin, les éditeurs du présent volume.

Les entretiens et les transcriptions ont été réalisés en 2018 et 2019, principalement par Éveline Laurent et Boris Romero, mais aussi par quelques autres étudiantes et étudiants de l'Université de Montréal.

En 2020 et 2021, Daphné Morin et Nicolas Groulx ont contribué à l'analyse des données et à la diffusion des résultats.

Remerciements généraux

Nous souhaitons remercier ici le CELCP (Centre de recherche des études littéraires et culturelles sur la planétarité, Université de Montréal) pour le financement du projet. Nous sommes reconnaissants envers Simon Harel et Heike Harting, codirecteurs du centre, pour leur appui.

Enfin, les contributrice et contributeurs de ce volume remercient chaleureusement les 27 participantes et participants qui ont eu la générosité de partager leurs points de vue sur la question – parfois délicate – de la dynamique des langues à Montréal. Leurs réflexions sont le cœur de cette première publication.

Chapitre 2

L'autrice aimerait remercier les professeurs Manuel Meune, Enrique Pato et Patricia Lamarre, ainsi que Guillaume Beauchamp, pour leur lecture critique et leurs précieux conseils, de même que Margot Olivera pour son aide à la traduction des extraits du corpus.

La rédaction de ce chapitre aurait été impossible sans le travail et les entrevues menés à bien par la cohorte 2018 du cours *ESP 3550 – L'espagnol d'Amérique* de l'Université de Montréal, à savoir : Christina Beaudry-Cárdenas, Kalinka Desmarais, Andreina Díaz Zambrano, Yudelkis Domínguez Medina, José Luis Fuentes Flores, Philippe Gagnon, Stephanie Hadrill, Maude Jalbert, María Pons Mora, Jorge Sepúlveda, Addis Tajdivand-Echevarria et Sarah Vives R.

Enfin, un merci sincère et ressenti au professeur Juan C. Godenzzi pour son appui, sa confiance, ses recommandations et ses encouragements continus, sans lesquels ce texte n'aurait pas vu le jour.

Chapitre 3

Les entretiens en français ont été menés par Éveline Laurent, alors étudiante à la maîtrise en études allemandes. C'est également elle qui en a fait la transcription, et les deux auteurs tiennent à la remercier chaleureusement pour son professionnalisme.

❖ CHAPITRE 2

Comment résoudre le problème de la communication en contexte de diversité linguistique? Points de vue de locutrices et locuteurs à Montréal

Daphné Morin

[...] in the process of abstracting and simplifying, it is vital to continuously refer back to what's 'lived' and expressed in the everyday [...]. Without that anchoring, discussion is often left vulnerable to the high octane dramatizations of public discourse, panicked and unable to imagine how anyone copes.

Blommaert et Rampton (2011, p. 12)

Introduction

Historiquement divisée entre les communautés dites francophone et anglophone, la ville de Montréal affiche progressivement de nouvelles couleurs. Tout en continuant d'être dans la mire des autorités provinciales et des citoyen.ne.s inquiet.ète.s de la situation de la langue française¹, Montréal a été reconnue comme étant la ville la plus trilingue du Canada; et ce, largement devant les métropoles de Toronto et de Vancouver (Parent, 2018). Par ailleurs, Statistique Canada établissait en 2017 que « Toronto, Vancouver et Montréal demeurent les lieux de résidence de plus de la moitié des immigrants et des immigrants récents au Canada ». Également, Leimgruber (2020, p. 708) a dit de la métropole québécoise : « [...] while officially monolingual, Montreal can be described as functionally bilingual; its status as a global city further brought several of the world's languages into the metropolis. » On en retient que la dynamique linguistique qui anime Montréal est loin d'aller de soi.

Or, la représentation qu'on en fait dans les statistiques, dans les médias et dans le domaine de la recherche demeure souvent soumise aux mêmes essentialismes, nombreux étant celles et ceux qui, soucieux de soupeser la position de la langue française (le plus souvent, face à l'anglais), s'en tiennent à catégoriser les locutrices et locuteurs de Montréal en trois groupes : francophones, anglophones et allophones² (Lamare,

¹ L'aménagement linguistique au Québec ont gagné en importance avec l'adoption de la *Charte de la langue française*, ou « loi 101 », en 1977. Cette dernière établit le français comme langue officielle du Québec et affirme que l'Assemblée nationale est « résolue à faire du français la langue de l'État et de la Loi aussi bien que la langue normale et habituelle du travail, de l'enseignement, des communications, du commerce et des affaires » (Ministère du Travail, de l'Emploi et de la Solidarité sociale). Son objectif est de défendre les droits linguistiques des francophones, dans la mesure où ils constituent une minorité au sein d'un pays largement anglophone et dans un monde toujours plus enclin à employer la *lingua franca* anglaise.

² On désigne comme étant allophones les locutrices et locuteurs dont la langue maternelle n'est ni le français, ni l'anglais, ni l'inuktitut ou une langue des Premières Nations.

2013, p. 45). Il a été démontré que ces trois classes fermées ne suffisent pas à représenter la réalité linguistique montréalaise telle qu'elle est vécue par l'ensemble de ses locutrices et locuteurs, chose qui limite – voire distord – la conception qu'on s'en fait.

Dans un souci de contribuer aux discussions sur la question de la langue au Québec en y apportant un point de vue encore peu exploité, nous tenterons, dans les pages suivantes, de proposer une nouvelle terminologie susceptible de rendre compte des expériences d'un plus grand nombre de personnes; et ce, dans l'espoir d'élargir l'imaginaire linguistique montréalais. Pour y arriver, nous chercherons à répondre à la question suivante : quelles stratégies adoptent les habitant.e.s de la ville de Montréal pour parvenir à communiquer au sein du contexte de diversité linguistique que nous avons évoqué plus haut?

Nous proposons un bref état de la question (§ 1), puis établissons le cadre théorique sur lequel nous appuierons notre analyse (§ 2). Nous nous penchons ensuite sur la composition, les avantages et les limites de notre corpus (§ 3). En effet, afin de fonder nos réflexions sur ce qui est vécu au quotidien par des Montréalais.es, nous nous sommes appuyée sur 12 des 27 entrevues réalisées dans le cadre du projet pilote *Montréal, 'ville-monde'*, dont l'objectif était d'appréhender la complexité de réalités linguistiques multifformes depuis le point de vue des locuteurs³. Nous poursuivons en répertoriant et détaillant les stratégies communicationnelles repérées au sein du corpus susmentionné (§ 4). Enfin, nous faisons état des conclusions que nous avons tirées de nos observations.

1. État de la question

La complexité de la dynamique linguistique qui se déploie à Montréal suscite un intérêt croissant dans la sphère universitaire (v. entre autres Dutremble-Rivet, 2019; Lamarre, 2013; Leimgruber, 2020; Paquet et Levasseur, 2019). D'ailleurs, le sujet dépasse le seul domaine de la linguistique : la neurolinguistique montréalaise s'est récemment penchée sur des façons de modéliser l'emploi que des locutrices et locuteurs bilingues faisaient de leurs langues 'dominante' et 'non dominante' en fonction du contexte communicationnel (Tiv et al., 2020).

Nous situons nos propres recherches dans la lignée de celles entreprises par Patricia Lamarre dans le cadre du projet *Montreal "On the Move": an Ethnographic Study of Language Practices in a City Redefined*. Mariant recherche ethnographique et sociolinguistique urbaine, Lamarre et son équipe se sont proposé de faire de la sociolinguistique *en mouvement*, dans l'optique de dépasser les limites des enquêtes et entrevues conduites en milieu statique (Lamarre, 2013, p. 43). Afin de rendre compte de la façon dont un même individu « utilis[ait] [...] les langues dans [sa] fréquentation de la ville » (Lamarre, 2013, p. 41) et faisait appel aux différentes ressources contenues dans son répertoire linguistique en fonction du lieu où il se trouvait et de

³ Pour plus de détails concernant les objectifs du projet, voir le texte de Godenzi en introduction de ce volume.

l'interlocutrice ou de l'interlocuteur avec lequel il échangeait, le projet a confié à quinze participant.e.s âgé.e.s de 18 à 25 ans, tous issus de l'immigration, un enregistreur numérique leur permettant de capturer sur le vif des échanges variés de leur quotidien. À ce processus s'ajoutaient également des entrevues semi-dirigées, dont une où l'assistante de recherche et la participante ou le participant se déplaçaient à travers un quartier de Montréal choisi par l'interviewé.e. De plus, les participant.e.s étaient directement impliqué.e.s dans l'enquête : non seulement leur demandait-on de transcrire eux-mêmes les enregistrements recueillis, mais ils étaient également invité.e.s à produire des réflexions sur leur usage des langues à différentes étapes du projet.

Les données recueillies par Lamarre sont évocatrices en ce qu'elles révèlent une dynamique linguistique complexe, au sein de laquelle les étiquettes traditionnelles d'anglophone, de francophone et d'allophone perdent tout leur sens depuis le point de vue d'individus dont les « allégeances » linguistiques⁴ sont si multiples – à tel point que des notions aussi prisées que celle du *transfert linguistique*, encore considérées comme importantes à ce jour (voir Journet), ont matière à être remises en question (Lamarre, 2013, p. 47). C'est en faisant appel au point de vue des participant.e.s que de tels enjeux identitaires ont pu être mis au jour.

En ce sens, l'approche du projet *Montréal, 'ville-monde'* est semblable à celle de Lamarre, dans la mesure où l'on cherche à tirer profit de la perspective du locuteur pour enrichir celle du linguiste. Récemment, Godenzzi – également intéressé par la sociolinguistique urbaine et, plus précisément, par la *mobilité* – démontrait à nouveau que les locutrices et locuteurs ordinaires possédaient « un savoir intuitif assez profond et complet du langage » (2020, p. 73). Nous explorerons ici cette notion sous un nouvel angle : il nous intéresse d'observer qu'à partir des témoignages fournis par un groupe restreint de participant.e.s (décrit en §3), il nous est possible de proposer une schématisation préliminaire de l'ensemble des principales possibilités d'interactions linguistiques pouvant se présenter à Montréal. De plus, il est à souligner que notre corpus contient des entrevues faites avec des personnes appartenant à des tranches d'âge extrêmement variées : la complexité de la dynamique linguistique montréalaise, donc, n'est pas que l'affaire de la jeunesse.

Comme Lamarre, et comme Paquet et Lévasseur, nous soutiendrons que les généralisations auxquelles l'on tend à avoir recours au moment de décrire le paysage linguistique montréalais sont insuffisantes pour rendre compte de la réalité : nous chercherons donc, dans les pages suivantes, à aller au-delà des catégories sociales associées à des 'langues nommées' (c'est-à-dire à des langues conçues non pas comme « des constructions théoriques et parfois idéologiques » (Calvet, 2007, p. 260), mais comme des objets fermés et

⁴ Le discours médiatique ambiant laisse parfois entendre que les allophones du Québec devraient 'choisir un camp' linguistique; de là l'importance perçue du *transfert linguistique*, mentionnée dans la ligne suivante. À titre d'exemple, on entendait l'ex-politicien Mario Dumont dire en entrevue, (dans Nantel, 2020) : « Les enfants de la loi 101 vivent pas en français du tout, du tout, du tout, y'écourent jamais la télé en français, jamais cinq minutes dans maison, y se présenteraient jamais dans un commerce, penser aborder les gens qui y travaillent en français, y vivent complètement en anglais, totalement, leur vie est toute en anglais, mais si tu les abordes en français ou si dans leur milieu de travail il faut parler français, ils le parlent très bien là. » [Notre transcription]

dénombrables, qui portent un nom : ici, ‘l’anglais’, ‘le français’, ‘l’espagnol’, ‘le portugais’...). Cependant, ces langues comme entités fermées ont une valeur sociale pour les locutrices et locuteurs, tout particulièrement compte tenu du fait qu’elles font parfois l’objet, en contexte d’aménagement linguistique, de forts jugements. Dans cette optique, quelques précisions d’ordre théorique s’imposent. Nous chercherons, en §2, à justifier le choix d’une terminologie permettant d’aborder la dynamique linguistique montréalaise au-delà des essentialismes traditionnels.

2. Cadre théorique et définitions

2.1. Les stratégies communicationnelles

Par ‘stratégies communicationnelles’, nous entendons les différents moyens verbaux et non verbaux par lesquels les locutrices et locuteurs s’adaptent au contexte de communication dans lequel ils se trouvent. Ces moyens, au-delà de certaines conventions (comme les exigences des employeuses et employeurs ou des établissements scolaires, par exemple), impliquent souvent un degré de créativité : le sujet parlant, en plus de prendre pour repère des référents géographiques (certains quartiers sont reconnus comme étant plus francophones, anglophones, ou allophones que d’autres)⁵, module son discours en fonction de son interlocutrice ou interlocuteur (se basant entre autres sur des indices que celui-ci lui fournit; notamment l’accent, ainsi que le mentionnent nombre de participant.e.s) et des propres ressources linguistiques dont il dispose lui-même. Peuvent également intervenir dans ce mécanisme, quoique nous ne pourrions aborder cet aspect en détail ici, des aspects liés à l’idéologie linguistique. Ainsi que l’affirme une participante :

- (1) [...] certaines personnes refusent de parler une autre langue même si elles savent le faire, par exemple certains Québécois refusent de parler anglais. (MVM – femme, Espagne, 56 ans, 35 à MTL)

Somme toute, ces stratégies visent à répondre à un besoin fondamental : celui de communiquer, de mener à bien un échange, dans un environnement où les langues qui cohabitent sont nombreuses et où la convention communicative ne va pas toujours de soi, fluctuant selon les circonstances.

2.2. Les *idiolectes* et leur *chevauchement* : outils théoriques et discussion sur le *translanguaging*

Ce chapitre a pour prémisse une remise en question de la rigidité des identités linguistiques telles que conçues actuellement au Québec. Être francophone dans cette province ne signifie pas simplement être une

⁵ Lamarre soulignait que les participant.e.s de son projet étaient conscient.e.s des traditionnelles divisions linguistico-géographiques de Montréal, mais les traversaient librement : « An extract from an interview with Mitko [participant] shows how young multilinguals see no problem in crossing the traditional geographic line that divides Montréal into east and west, French and English. Mitko makes clear that he is comfortable crossing over linguistic boundaries: he has the linguistic “passport” that allows this. » (Lamarre, 2013, p. 49)

Le projet *Montréal, ‘ville-monde’* a également demandé à ses participant.e.s de réfléchir à l’aspect territorial des langues de Montréal en en produisant une carte mentale. La somme de ces représentations s’est avérée fort révélatrice : pour en savoir davantage, voir la contribution de Meune, en chapitre 1 du présent volume.

personne qui, dans les termes du *Grand Robert de la langue française*, « parle habituellement ou fréquemment le français, au moins dans certaines circonstances de la communication sociale, soit comme langue maternelle, soit comme langue étrangère de caractère institutionnel ou véhiculaire ». Si tel était le cas, on catégoriserait également comme étant ‘francophones’ les 54% d’« allophones » qui, selon les données de l’Office québécois de la langue française (p. VIII), « utilisaient le français à l’extérieur de la maison » en 2016. Les trois catégories (francophone/anglophone/allophone) actuellement employées pour décrire les Québécois.es sur une base linguistique sont, nous l’avons dit, mutuellement exclusives. Dans le contexte qui nous intéresse, parler le français n’est pas suffisant pour être ‘francophone’, pas plus que parler l’anglais n’est suffisant pour être ‘anglophone’ : l’Office (p. IV) définit d’ailleurs les francophones « en fonction de la langue maternelle ou de la langue parlée le plus souvent à la maison », excluant la dimension véhiculaire de la langue au moment de catégoriser les locutrices et locuteurs.

Des termes qui se veulent strictement ‘linguistiques’, donc, se réfèrent davantage à une catégorisation ethnique basée sur la langue maternelle, ou ‘ethnolinguistique’. Giles et Johnson (1981, p. 204) ont écrit que « language has been shown to be an important aspect of ethnic identity, more important even than cultural background for some individuals » – le cas québécois de la dualité anglophone/francophone est d’ailleurs cité dans leur chapitre sur le sujet⁶.

Nous ne sommes donc pas surpris que Lamarre (2013, p. 45) affirme, en se basant sur la complexité des représentations identitaires qui se dégagent de ses recherches, qu’il y a matière à questionner les trois catégories sur lesquelles se basent encore à ce jour nombre de travaux statistiques et démolinguistiques. En présence des cases ‘franco-’, ‘anglo-’ et ‘allophone’, il est impossible pour plusieurs personnes multilingues de s’auto-identifier correctement, puisque les critères employés ne sont pas uniquement linguistiques : ils comprennent implicitement une dimension ethnique qui exclut systématiquement ces sondé.e.s, quelle que soit leur maîtrise des langues étudiées elles-mêmes. Nous nous posons donc la question suivante : si nous tentions de décrire la dynamique linguistique montréalaise en nous éloignant des glottonymes sur lesquels sont fondés ces essentialismes ethnolinguistiques, parviendrait-on à mieux refléter la multiformité de la communication à Montréal? En d’autres termes, si nous cessions momentanément de nous référer aux langues nommées auxquelles les locutrices et locuteurs sont unilatéralement associé.e.s, et donc restreint.e.s, parviendrions-nous également à mieux rendre compte de leurs pratiques linguistiques réelles?

Pour mettre en application cette hypothèse, nous devons avoir recours à un cadre théorique permettant une certaine flexibilité. Nos données l’exigent : nous avons eu affaire à des participant.e.s dont non seulement les identités, mais également les pratiques linguistiques semblent rappeler que « the concept of any

⁶ Il y aurait beaucoup à dire, du point de vue de la théorie de l’identité sociale de Tajfel et Turner et de ses successeuses, sur les raisons pour lesquelles on persiste à maintenir socialement la triade anglo-/franco-/allophone. Cela ne fait toutefois pas partie de nos objectifs dans le cadre de ce chapitre.

specific language is prototypical, i.e. it focuses on clear central characteristics, but at the same time allows vague borders » (Jørgensen, 2008, p. 165). En effet, certaines personnes dites multilingues disent ne pas percevoir consciemment les frontières entre les langues auxquelles elles ont été exposées. Citons par exemple une participante de notre projet qui mentionne clairement que les différentes langues nommées qu'elle maîtrise se fondent parfois en un seul tout, au sein duquel elle cesse de les distinguer clairement :

- (2) Parfois on dit un mot et on se dit, mais... C'est en anglais ou en français ? Ou bien on lit un livre, ou on voit un film, et on se dit : c'est en anglais, en français ou en espagnol ? Dans quelle langue j'ai vu ce film ? (MVM – femme, Colombie, 34 ans, 5 à MTL)

Le corpus constitué par Lamarre et Lamarre dans le cadre de leur étude contient des traces du même phénomène chez des locutrices et locuteurs dont l'identité linguistique est complexe et multiforme. Au moment de produire une réflexion sur la transcription de certaines de ses interactions quotidiennes, un participant constate : « La plupart du temps je ne fais aucune pause entre le changement de langues dans une phrase, et je continue comme si rien ne s'est produit. » (Lamarre et Lamarre, 2009, p. 127)

De là vient notre intérêt de reprendre le concept de 'chevauchement des idiolectes', qui se présente comme étant davantage inclusif et plus à même de refléter l'ensemble des réalités et des pratiques exprimées par les locutrices et locuteurs – non seulement celles et ceux ayant contribué à notre propre corpus, mais également les personnes ayant participé aux enquêtes d'autres chercheuses et chercheurs par le passé. Lamarre et Lamarre (2009, p. 110) se réfèrent aux idiolectes en mentionnant « la manière dont les Montréalais puisent dans leur répertoire linguistique au jour le jour ». Pour schématiser la mise en action de ces répertoires, nous recourons ici à la terminologie employée par Otheguy et al. (2015) pour théoriser le *translanguaging*.

Le *translanguaging* a d'abord surgi pour décrire une approche éducative née dans les années 1970 au Pays de Galles. L'objectif de cette dernière était de permettre à des élèves bilingues de faire librement usage de toutes les ressources linguistiques dont ils disposaient; et ce, sans considération pour l'étiquette qui y était apposée, c'est-à-dire sans se soucier de séparer leur lexique 'anglais' de leur lexique 'gallois'. Le concept a été repris avec enthousiasme par le domaine de la sociolinguistique, qui en a proposé de nouvelles définitions, utilisations et appellations (comme le *polylinguaging*). Ricardo Otheguy et, en particulier, Ofelia García font partie des chercheuses et chercheurs l'ayant abondamment diffusé et promu – non seulement pour parler des bilingues et multilingues, mais également pour décrire les pratiques des locutrices et locuteurs unilingues.

S'appuyant sur l'impossibilité de délimiter la frontière entre des langues humaines sur la base d'un critère strictement linguistique⁷, les auteurs et autrice proposent de considérer chaque locutrice et locuteur, quel que soit le nombre de langues nommées qu'il maîtrise, comme possédant un seul 'répertoire linguistique' dont il sait discriminer les 'traits lexicaux et grammaticaux' en fonction de son interlocutrice ou interlocuteur. Le même processus selon lequel on sait qu'il convient de s'exprimer différemment en présence de sa patronne

⁷ Nous discuterons ce point dans les pages suivantes.

ou de son patron qu'au bar avec des ami.e.s, en modulant son registre de langue en conséquence, ferait en sorte qu'une personne 'multilingue' sache choisir certains mots ('traits') plutôt que d'autres pour exprimer sa pensée à des interlocutrices et interlocuteurs différents, distinguant celles et ceux qui partagent certaines parties de son répertoire (i.e. parlent la [les] même[s] langue[s]) de celles et ceux qui y sont étrangers (i.e. ne parlent pas la [les] même[s] langue[s])⁸. Peu importe au sujet parlant que les traits qu'il utilise soient étiquetés par d'autres comme du français, du maori ou du mandarin : c'est d'ailleurs pourquoi les auteurs s'abstiennent de parler de *code switching* chez les personnes 'multilingues', qui ne distingueraient pas toujours consciemment les mots qu'elles utilisent dans un même énoncé en fonction des catégories linguistiques auxquelles ils appartiennent. Du point de vue du sujet parlant, tout le lexique qu'il connaît fait partie de son répertoire individuel; ou, tel que les auteurs et autrice le formulent, de son 'idiolecte'. Otheguy et al. (2015) reconnaissent la valeur sociale de l'idée des langues nommées : ce qu'ils soutiennent, c'est que ces catégories fermées ne conviennent pas pour parler de l'usage de la langue depuis le point de vue interne de la locutrice ou du locuteur. D'ailleurs, ce seraient les idiolectes et non les langues qu'étudient les linguistes. Les auteurs et autrice disent de ces dernières : « These categories are not linguistic but socio-cultural, and as such are extraneous to the enterprise of analyzing the idiolectal features that occupied their analytical efforts. » (Otheguy et al., 2015, p. 289)

Nous avons justement cité plus haut des participant.e.s qui disaient ne pas toujours distinguer entre elles les langues qu'ils maîtrisaient ou les combiner librement dans leur discours : c'est pourquoi la proposition abrégée ci-dessus nous intéresse et nous amène à parler des différentes situations communicationnelles surgissant à Montréal en fonction du degré de 'chevauchement des idiolectes' des personnes qui y participent. Il s'agit là d'une traduction libre de l'idée d'*overlap* évoquée par Otheguy et al. (2015) :

While no two idiolects are exactly the same lexically or structurally, there are, to be sure, large areas of overlap among the idiolects of people who communicate with each other. That is, we all share thousands of linguistic features with people with whom we interact a lot, such as family and friends, and with people who live in the same place as we do, or who live in countries that share a history with ours, or who more generally share some sort of linguistically mediated cultural or historical identity with us. Correspondingly, we do not share many lexical or structural features with people with whom we interact less, or whose history is separate from ours. (p. 290)

Otheguy et al. (2015, p. 290) poursuivent toutefois en précisant que le chevauchement de multiples idiolectes ne donne pas pour autant lieu à l'existence d'une langue nommée définissable en termes strictement grammaticaux : « But this overlap gives us no warrant to conclude that named languages constitute lexically

⁸ Cette posture pourrait être également défendue depuis le point de vue de la théorie de l'accommodation communicationnelle, ou *communication accommodation theory* (CAT). Gallois et Giles (2015, p. 1) débutent en effet leur article sur la CAT en écrivant : « [...] we use very different language (and nonverbal behavior) in church from that which we use in the pub, and we speak differently to our boss from the way we do to close coworkers, even when the topic is the same. Everything, from the words we use—and sometimes, the very language we speak—to the subtle ways in which we exchange conversation turns, can change. »

or structurally based categories. The reason is that the overlap is never coterminous with the boundaries that these sociocultural categories aim to demarcate. » Ici s'arrête notre reprise de la théorie du *translanguaging*, dont de nombreux aspects (incluant ce postulat selon lequel les langues comme catégories n'existent pas d'un point de vue linguistique⁹), ont été fortement critiqués – non sans raison. Auer (2019), fervent dissident du *translanguaging*, voit dans cette dimension particulière de la théorie d'Otheguy et al. une inversion de la dichotomie langue/parole avancée par Saussure :

There is an interesting inversion of parole/langue distinction ascribed to Saussure here; while the “Cours” states that the proper object of linguistics can only be the language system (langue), excluding speech from scientific study, García and colleagues restrict “linguistic objects” to “something a person speaks”, excluding more abstract ideas of languages as social institutions from scientific study. But while Saussure concedes that no langue would exist without parole, García and colleagues see no link at all between the two. (p. 3)

Or, comme l'écrit Auer (2019, p. 9), « the contention that (standard) languages are social constructs that *cannot* be defined in grammatical terms, if taken literally, is not correct; standard languages can be, and have been, codified more or less exhaustively ». Labov aurait sans doute ajouté que la grammaire des variétés de langue non standard peut elle aussi être systématiquement décrite; la précision d'Auer découle entre autres du fait qu'il détecte dans la théorie du *translanguaging* une « confusion of the ‘codes’ of codeswitching, named languages, and national standard languages » (2019, p. 3). Sur ce point, donc, nous adhérons donc davantage à l'approche des langues décrite par Calvet (1999) :

Parodiant Friedrich Engels, qui écrivait que « la preuve du pudding c'est qu'on le mange », nous pourrions dire que la preuve des langues, c'est qu'on les parle. Cette formule a l'avantage de mettre l'accent sur une réalité concrète (actes de parole, pratiques linguistiques, peu importe au fond le nom qu'on lui donne), à partir de laquelle a été forgée l'idée de la langue. [...] De ces pratiques, qui sont éminemment concrètes, les linguistes ont extrait une abstraction, la langue, que nous pourrions écrire pratiques > langues pour rappeler le lien de production entre ces termes : ce sont les pratiques qui constituent les langues.

Mais les langues ne sont pas seulement une invention des linguistes, elles existent aussi dans la tête des locuteurs qui disent « parler telle ou telle langue » et savent ou croient savoir ce que l'on parle dans tel ou tel pays. Nous avons là un paradoxe : quelque chose qui n'existe pas, que nul ne peut montrer [...], et qui pourtant existe aux yeux de tous : les langues existent parce que/puisque les locuteurs croient en elles, parce qu'ils ont sur elles des idées, des images, qui constituent le deuxième volet de notre système : les représentations. (p. 15)

On peut supposer qu'Auer serait en accord avec cette synthèse, puisqu'il soutient lui-même, tout en concédant que la distinction qui est faite entre certaines langues comme le serbe et le croate tient d'une décision politique, que « speaking of languages as “inventions” nevertheless seems misleading as it attributes agency only to the individual linguists, missionaries, philologists, etc., who were the ‘makers’ of language

⁹ « The point that needs repeating is that a named language cannot be defined linguistically, cannot be defined, that is, in grammatical (lexical or structural) terms. And because a named language cannot be defined linguistically, it is not, strictly speaking, a linguistic object; it is not something that a person speaks. » (Otheguy et al. 286)

codices » (2019, p. 9). Nous adhérons également à la position d’Auer lorsqu’il souligne que les locutrices et locuteurs bi-/multilingues ne fondent pas systématiquement tous les traits linguistiques de leur répertoire en un tout uniforme : au contraire, tel qu’il le démontre en s’appuyant sur des exemples tirés de la littérature du *translanguaging* elle-même, « [the data used prove that] two or more languages are clearly separated by the users who use this contrast for their interactional purposes » (2019, pp. 15-16).

Cela étant dit, certains des critiques formulées par Auer semblent ne pas tenir entièrement compte du fait que le répertoire linguistique des locutrices et locuteurs [bilingues] tel que décrit par Otheguy et al. n’est pas complètement déstructuré, ou « unstructured » (Auer, 2019, p. 11). Si tel était le cas, ces théoriciens et théoricienne du *translanguaging* ne parleraient pas de la capacité qu’ont tous les sujets parlants de discriminer les termes de leur répertoire en fonction des différentes situations communicationnelles auxquelles ils participent : c’est bel et bien ce à quoi Otheguy et al. se réfèrent en évoquant « the relevance of social and locational constraints on idiolectal feature deployment » (2015, p. 292). Les auteurs et autrice n’ont certes pas proposé de modélisation de l’organisation interne du répertoire linguistique uni-/bi-/multilingue qu’implique nécessairement leur affirmation; et sans doute la proposition qui en résulte est-elle moins convaincante. Nous-même avons souhaité tenter l’exercice pour rendre plus opérationnels les arguments du *translanguaging* – mais en sommes venue à la conclusion qu’il nous faudrait développer un modèle dynamique qui aurait dépassé le cadre de ce chapitre¹⁰.

En dépit de cette lacune, pouvoir comparer les pratiques des locutrices et locuteurs uni-, bi- et multilingues en fonction d’une même théorie convenait parfaitement à nos objectifs. C’est pourquoi, tout en considérant les critiques ayant été formulées à l’égard du *translanguaging* en général, nous avons décidé d’en récupérer la notion de chevauchement des idiolectes en particulier. D’une part, nous l’avons dit, certains des participant.e.s consulté.e.s évoquaient effectivement des situations de non-discernement entre des langues nommées de leur répertoire : nous ne pouvions ignorer ces données. D’autre part, nous verrons que l’emploi du chevauchement des idiolectes est pertinent même pour parler de contextes où deux locutrices ou locuteurs n’ont, a priori, ‘aucune langue en commun’ : il arrive que, bien qu’une personne affirme ne pas parler l’une des deux langues prédominantes à Montréal, elle arrive à communiquer avec une personne dont l’idiolecte en est principalement composé – et ce, à l’aide de mesures compensatoires qui font nécessairement appel à un lexique de base acquis par contact volontaire ou involontaire avec la langue non ou peu maîtrisée en question. Nous aborderons cet aspect en §5.1, et plus spécifiquement en §5.1.3.

¹⁰ Pour des propositions futures, il pourrait être intéressant de considérer le modèle proposé par Freeman et Ambady (2011) dans leur *dynamic interactive theory of person construal*. Bien que cette théorie ne s’intéresse pas directement à l’organisation de la grammaire mentale des locutrices et locuteurs, elle pourrait apporter des pistes de réponse quant à la façon dont ces derniers discriminent leurs différents interlocutrices et interlocuteurs de manière à moduler leur répertoire en fonction de la personne à laquelle ils s’adressent.

Il nous importe d'insister sur le fait que le concept de 'langue nommée', tel que le souligne Calvet (et Auer également), a une valeur sociale marquée et une influence notable dans le discours et la conscience des locutrices et locuteurs – et ce, surtout en contexte d'aménagement linguistique, où langue, identité et politique sont intimement liés. Il n'y a qu'à prendre la mesure du poids politique de la question de la langue française au Québec et la fréquence à laquelle le sujet reparaît dans les médias¹¹. Cependant, tel que nous l'avons démontré, les frontières identitaires entraînées par l'association d'individus à des langues nommées se présentent comme un obstacle à la juste représentation des pratiques linguistiques des habitant.e.s de Montréal telles que rapportées dans notre corpus. S'éloigner entièrement de la terminologie liée à ces langues nommées, c'est-à-dire décrire les pratiques des locutrices et locuteurs sans nommer ni dénombrer les langues qu'ils parlent, est un défi en soi : notamment, parce que les pratiques linguistiques s'avèrent indissociables des perceptions qui y sont liées. Qu'on ne se surprenne pas de voir apparaître occasionnellement ces termes dans notre analyse : pour parler de la situation linguistique du point de vue du sujet parlant, qui évolue dans un milieu qui accorde une valeur à certains codes langagiers, cela s'est avéré incontournable.

3. Description du corpus

L'analyse suivante se base sur des entrevues individuelles qui ont été faites avec 12 personnes originaires de pays hispanophones et résidant à Montréal. Les entrevues ont été menées au printemps 2018 par des étudiant.e.s au baccalauréat en études hispaniques à l'Université de Montréal, dans le cadre du cours *ESP 3550 – L'espagnol d'Amérique*. Toutes sont des entrevues dirigées et divisées en trois sections : une première qui concerne la trajectoire linguistique personnelle des interviewé.e.s, une seconde qui se penche sur leur perception du paysage linguistique montréalais et une dernière qui s'intéresse à leur perception de la diversité linguistique au niveau mondial.

Le groupe compte sept femmes et cinq hommes. Le spectre d'âge est relativement large : les participant.e.s avaient entre 22 et 61 ans au moment de l'entrevue. Il s'agit donc d'adultes.

Les participant.e.s sont originaires autant d'Europe que d'Amérique du Nord, centrale et du Sud. Un pays est cependant beaucoup plus largement représenté que les autres : la moitié du groupe vient de Colombie. Les autres informatrices et informateurs sont respectivement né.e.s en Argentine, à Cuba, en Espagne, au

¹¹ Au moment de rédiger la première ébauche de ce chapitre, le ministre responsable de la Langue française a va it reporté à l'été 2021 une réforme « musclée » de la *Charte de la langue française*, ou loi 101, laquelle était initialement attendue à l'automne 2020. Lors de cette période, beaucoup d'encre a coulé quant à la menace pesant sur la langue française à Montréal; notamment, à la suite d'une enquête menée par le *Journal de Montréal* dans des commerces du centre-ville de la métropole (Mormina). Déposé en mai 2021, le tant attendu projet de loi 96 a finalement été qualifié de « compromis ». Il est toutefois contesté par la minorité anglophone de la province et a créé des remous dans le reste du Canada en raison de modifications proposées à la Constitution canadienne, dans laquelle il serait inscrit que les Québécoises et Québécois forment une nation dont la langue commune est le français. Le débat linguistique et identitaire, donc, se maintient bel et bien.

Mexique, au Pérou et au Salvador. Tous les participant.e.s, sauf un qui ne mentionne pas cette information, sont originaires du même pays que leurs deux parents.

Les participant.e.s ont vécu entre 3 et 35 ans dans la ville de Montréal, la moyenne s'établissant à 15 ans et la médiane, à 9,5 ans. Cinq personnes ont habité ailleurs qu'à Montréal ou dans leur ville d'origine. Parmi elles, seulement deux ont vécu dans un autre endroit à l'international. Les trois autres ont habité dans d'autres villes de leur pays d'origine ou du Québec.

Les entrevues ont été réalisées en espagnol : les extraits inclus dans ce chapitre ont été traduits au français. Tout mot ayant été originalement dit en français dans l'entrevue a été signalé en gras; l'italique a été choisi pour les mots de l'anglais. L'ensemble des participant.e.s maîtrisent l'anglais et le français à un certain degré, sauf deux qui, en plus de leur langue maternelle, ne parlent que le français. Par ailleurs, quatre d'entre eux disent parler une quatrième langue (l'allemand, le farsi ou le portugais).

Enfin, il est à noter que chaque citation tirée du corpus est identifiée par le sigle MVM (*Montréal, 'ville-monde'*), suivi du sexe de la personne citée, de son pays d'origine, de son âge et du nombre d'années qu'elle avait vécues à Montréal au moment de l'entrevue.

La réflexion entreprise dans les pages suivantes s'inscrit dans le cadre d'un projet pilote que nous souhaiterions éventuellement amplifier afin de recueillir une quantité accrue de données. Notre intention est de nous appuyer sur les observations qu'il a été possible de faire à partir des informations à notre disposition pour proposer un modèle préliminaire et offrir des pistes de réflexions quant à de nouvelles façons de considérer la multiformité linguistique montréalaise; le tout, en introduisant la perspective des locutrices et locuteurs dans la représentation que nous nous faisons de cette diversité. Pour ce faire, le recours à un corpus composé des témoignages de personnes variées issues de l'immigration a présenté des avantages. En effet, il aurait été ardu de faire la proposition qui suit en nous basant sur les informations fournies par des informatrices et informateurs dont l'idiolecte aurait été très restreint en termes conventionnels de nombre de langues parlées; or, ce n'est pas le cas de nos participant.e.s, dont le parcours migratoire a été propice à une multiplication des contacts et des expériences linguistiques.

4. Analyse des données : les stratégies communicationnelles des Montréalais.es

Telles qu'il nous est donné de les percevoir dans notre corpus, les stratégies communicationnelles des Montréalais.es sont divisibles en trois catégories correspondant au contexte de communication dans lequel elles sont employées : (1) un contexte de faible ou de très faible chevauchement des idiolectes; (2) un contexte de chevauchement partiel des idiolectes; (3) un contexte de chevauchement important des idiolectes. Ces contextes seront tour à tour brièvement définis, puis suivis de la description et de l'illustration des différentes stratégies qu'on a pu y associer : chaque fois, à partir d'exemples concrets tirés de notre corpus.

Pour permettre à nos lectrices et lecteurs de mieux visualiser les situations communicatives évoquées, nous proposerons également, pour chacune d'elles, une schématisation sous forme de diagramme de Venn. Que l'on conçoive chaque ensemble du diagramme comme l'idiolecte complet d'un locuteur : l'intersection entre ces ensembles ($A \cap B$) comprend alors tous les traits partagés par les idiolectes en présence et représente conséquemment le « terrain linguistique commun ». Non seulement espérons-nous que ce mode de représentation sera propice à diminuer le poids des langues nommées dans notre perception de diverses situations communicationnelles – entre autres, de façon à concevoir avec plus de justesse la réalité de locutrices et locuteurs « inclassables » –, mais nous remarquons que la notion de chevauchement des idiolectes rejoint également l'un des arguments communicationnels de la linguistique fonctionnaliste. Dans les mots de Diessel (2017), qui reprend ces notions pour brosser un panorama de la linguistique fondée sur l'usage :

[...] from a cognitive perspective we may say that speakers choose a particular term based on what they think the listener knows and sees; and listeners interpret the chosen expressions based on the assumption that speakers construct sentences according to this strategy [...]. In other words, the choice and interpretation of linguistic expressions is crucially influenced by the interlocutors' assessment of common ground. (p. 8)

Nous verrons justement, en (§4.2.1.1), que la multiformité linguistique montréalaise crée assez communément des situations où un interlocuteur s'accommode à l'autre en fonction d'un besoin communicationnel qui est seulement perçu, et non réel. Nous y reviendrons également à la fin de ce chapitre.

4.1. Stratégies en contexte de faible ou de très faible chevauchement des idiolectes

On entend par contexte de faible ou de très faible chevauchement des idiolectes les situations où les locutrices et locuteurs ne partagent qu'un nombre très limité de traits lexicaux (ou, en termes traditionnels, 'ne parlent pas la/les même(s) langue(s)'). En dépit du fait que les participant.e.s de notre étude ont des répertoires relativement étendus qui facilitent leur mobilité linguistique, ce qui semble expliquer qu'ils rapportent relativement peu de situations dans lesquelles ils éprouvent de la difficulté à communiquer avec leurs concitoyen.ne.s, il nous est possible de dégager trois stratégies communicatives que certain.e.s disent employer eux-mêmes ou observer chez d'autres : la communication non verbale, le recours à une locutrice ou à un locuteur intermédiaire et le recours à des mesures compensatoires.

4.1.1. Communication non verbale

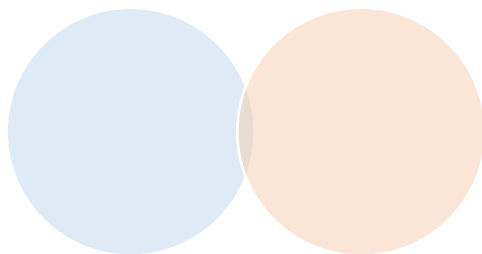


Figure 1. Idiolectes très faiblement chevauchés

Dans des circonstances où le chevauchement des idiolectes est pratiquement nul, ou lorsqu'il est nettement insuffisant, certaines personnes ont recours au langage non verbal; ou, tel que l'exprime une participante, aux « signes ». Cette situation n'est apparue qu'à une seule reprise dans notre corpus et l'exemple qui en est donné est de source secondaire : il serait intéressant, en étendant nos recherches, de voir si d'autres individus rapportent des expériences semblables, voire des différends interprétatifs en contexte de communication non verbale. Fait digne de mention : la nécessité d'avoir recours à ce type de stratégie a été associée aux ghettos linguistiques. Pour l'heure, voici le témoignage que nous avons recueilli :

- (3) En plus, mon amie est travailleuse sociale et travaille maintenant auprès de personnes âgées, et la chose la plus difficile est de communiquer avec elles parce que la plupart d'entre elles ne parlent que le grec ou l'italien. [...] alors ils se comprennent, mais par des gestes et non par la parole. (MVM – femme, Colombie, 24 ans, 10 à MTL)

4.1.2. Recours à une locutrice ou à un locuteur intermédiaire

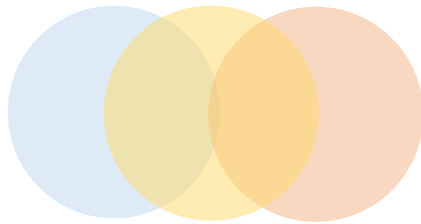


Figure 2. Idiolectes très faiblement chevauchés et recours à une locutrice ou à un locuteur intermédiaire

La multiformité linguistique montréalaise a ses avantages : toujours en cas de chevauchement nettement insuffisant des idiolectes, il est possible de faire appel à une tierce personne dont l'idiolecte servira d'intermédiaire; ou, autrement dit, à un.e interprète. Une participante affirme donc :

- (4) Quand [un client] arrive et me parle en anglais, j'essaie de le comprendre et si je n'y arrive pas, je fais appel à mes collègues... et je leur dis : expliquez-moi bien clairement ce que la personne veut [...]. (MVM – femme, Colombie, 43 ans, 9 à MTL)

Notons cependant que la participante dit « tenter de comprendre » ses interlocutrices et interlocuteurs par elle-même avant d'avoir recours à un intermédiaire : ce faisant, elle a d'abord recours à la stratégie que nous nous détaillerons en 5.1.3.

4.1.3. Recours à des mesures compensatoires

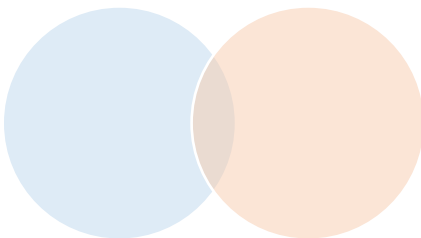


Figure 3. Idiolectes faiblement chevauchés

Nous disions plus haut, en (§2.2), que deux individus pouvaient parvenir à communiquer verbalement en dépit du fait qu'ils ne 'parlaient pas la même langue'. En effet, les idiolectes de deux personnes peuvent contenir suffisamment de traits communs pour permettre une communication minimale même en l'absence d'un intermédiaire. C'est dans ces circonstances que des participant.e.s disent moduler leur discours afin d'atteindre un degré d'intercompréhension suffisant. Consultons par exemple les extraits suivants :

- (5) a. Intervieweuse : Ils sont plus à l'aise de s'exprimer en français que toi en anglais.
 Participante : Je pense que oui, n'est-ce pas? Je pense que oui, et ce n'est pas non plus comme si j'allais avoir une longue conversation avec cette personne... Donc, j'essaie de parler quand même français un peu ou plus lentement pour qu'elle puisse comprendre. (MVM – femme, Pérou, 39 ans, 27 à MTL)
- b. [...] en fait, comme je suis bloquée en anglais, je leur demande toujours de me parler en, en français si possible. Si la personne ne parle absolument pas français, alors là, j'essaie de les comprendre et de me faire comprendre en anglais. (MVM – femme, Colombie, ? ans, 7 à MTL)

À titre informatif, la participante citée en (5a) décrit ses compétences en anglais comme suit : « L'anglais... disons que je ne le parle pas bien, je ne le comprends pas bien, mais disons que je peux comprendre un peu, certaines choses. » (MVM – femme, Pérou, 39 ans, 27 à MTL) Elle mentionne par ailleurs qu'elle comprend mieux la langue lorsqu'on lui parle lentement : la mesure compensatoire qu'elle emploie pour qu'on la comprenne lorsqu'elle-même tente d'émettre un message en français s'applique donc aussi lorsqu'elle se trouve dans la position de réceptrice. La participante citée en (5b), quant à elle, affirme :

- (6) Je comprends un peu l'anglais, parce que je l'ai étudié à l'université et même au secondaire, mais, mais ce n'est pas que nous le pratiquions beaucoup parce qu'en Colombie on parle, enfin à l'époque on parlait beaucoup l'espagnol. Et ce n'est pas qu'on ait beaucoup de contact avec l'anglais, sauf si vous travaillez dans une multinationale. (MVM – femme, Colombie, ? ans, 7 à MTL)

À noter que les deux cas cités évoquent une faible compétence en langue anglaise; une langue si répandue, toutefois, qu'il a été possible pour les participantes d'en acquérir certains traits, si limités soient-ils.

Par ailleurs, il demeure intéressant ici de parler d'idiolectes pour des raisons légèrement différentes : on note le recours à des mesures compensatoires non seulement entre personnes 'ne parlant pas la même langue', mais également entre locutrices et locuteurs de 'différentes variétés de la même langue'. Ainsi, une participante évoque des contextes où elle-même et d'autres 'francophones' demandent à quelqu'un de « parler plus lentement » afin de compenser une incompréhension liée à une différence d'accent :

- (7) Et si nous allons au nord de Montréal, euh, le français est un peu plus compliqué car il y a beaucoup d'Haïtiens. Ils ont donc un accent plus compliqué. Mais, si on va au centre-ville, on comprend bien le français, c'est-à-dire que la difficulté de parler ou de comprendre est due à l'accent que les gens ont... Tu le comprends, mais si l'accent des gens est très compliqué, euh, c'est plus difficile. J'ai un collègue qui est de la Gaspésie et... c'est difficile de le comprendre, alors, on doit lui dire : parle-nous lentement, et pas seulement moi qui suis latino : même pour les **Québécois**, ce sera difficile de le comprendre. La difficulté, c'est donc les accents. (MVM – femme, Colombie, 43 ans, 9 à MTL)

De telles situations mettent en lumière la diversité linguistique de Montréal, non seulement en ce qui a trait au nombre de 'langues parlées', mais également en matière de 'variétés de langue' (ou, dans les termes

que nous choisissons d'employer, de 'variétés d'idiolectes'). Les cas évoqués ci-dessus se rapportent au français, mais on soupçonne aisément qu'une diversité semblable peut être observée dans d'autres communautés linguistiques. Pato (2020), dans ses travaux menés dans le cadre du COLEM (*Corpus oral de la lengua española en Montreal*), souligne par exemple la situation exceptionnelle de l'espagnol à Montréal :

[...] contrairement à d'autres endroits, au Québec, on trouve des gens venant de tous les pays hispanophones. Pour cette raison, le type de contact qui s'y produit est unique au monde, non seulement pour l'étude du contact entre les langues (contexte multilingue entre l'espagnol, le français et l'anglais), mais également pour l'étude du contact entre les dialectes (contexte multidialectal entre toutes les variétés de l'espagnol actuel). (p. 264) [Notre traduction]

4.2. Stratégies en contexte de chevauchement partiel des idiolectes

Ce qui suit semblera sans doute aller de soi, mais nous le réaffirmerons tout de même : qu'on soit catégorisé comme étant uni-, bi- ou multilingue, en présence d'une interlocutrice ou d'un interlocuteur dont on sait ou croit qu'il ne partage pas une partie de son idiolecte, il est généralement plus avantageux de s'en tenir aux traits lexicaux et grammaticaux que l'on sait qu'il comprendra – l'objectif de la communication étant de comprendre et d'être compris. Pour reprendre les propos de Diessel (2017) :

In general, joint attention and common ground are domain-general cognitive phenomena that are foundational to communication and language. They influence the language users' linguistic decisions and choices in both speaking and listening and motivate the development of grammatical markers and constructions that serve to enhance discourse coherence through the coordination of (shared) knowledge and attention. (p. 9)

Qui plus est, tous les idiolectes ne se chevauchent, par définition, que partiellement : de là l'intérêt de distinguer le répertoire de chaque individu plutôt que de parler de langues figées. Cela étant dit, nous nous intéressons ici aux cas où la portion partagée de l'idiolecte, bien qu'elle permette un échange verbal plus riche et fluide que dans la catégorie précédente, compose une fraction limitée de l'idiolecte complet d'un ou des locuteurs. Nous verrons que le recours à la portion partagée de l'idiolecte peut se convertir, dans certaines circonstances, en accommodation à l'interlocutrice ou à l'interlocuteur.

4.2.1 Recours à la portion partagée de l'idiolecte

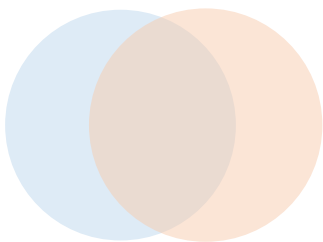


Figure 4. Idiolectes partiellement chevauchés

Certain.e.s de nos participant.e.s, lorsqu'interrogé.e.s sur la façon dont ils perçoivent la diversité linguistique montréalaise, affirment qu'ils arrivent à naviguer à travers la différence en ayant recours à une

‘langue commune’, ou langue véhiculaire. La langue en question revêt différents atours d’une personne à l’autre :

- (8) a. Mais je te dis que [la situation linguistique à Montréal] n’est pas compliquée parce que nous pouvons toujours nous servir de l’anglais comme langue commune. Ceux qui parlent français, ceux qui parlent arabe, ceux qui parlent chinois, ceux qui parlent espagnol, italien, nous pouvons toujours communiquer en anglais. (MVM – homme, Cuba, 39 ans, 8 à MTL)
- b. En fait, j’ai toujours été dans... une association sportive, une association de football, où j’ai eu l’occasion de parler avec différents amis : arabes, africains, haïtiens, enfin bref, différents types de langues. Nous avons eu l’occasion de constater la réelle nécessité pour les gens d’apprendre le français pour communiquer. (MVM – homme, Salvador, 61 ans, 28 à MTL)

On pourrait également inclure dans cet aparté la séparation du travail linguistique qu’évoquent certain.e.s participant.e.s, qui associent des portions précises de leur idiolecte à des sphères particulières de leur vie :

- (9) Je dois donc leur parler en anglais, mais disons que tout ce qui est familier est en espagnol, tout ce qui est académique est en français et tout ce qui est professionnel est en anglais. (MVM – homme, Colombie, 23 ans, 5 à MTL)

Une observation de Lamarre, cependant, nous incite à la prudence. Une locutrice ou un locuteur qui décrit son quotidien linguistique de façon très schématique, en dessinant des catégories claires, peut très bien avoir des pratiques bien plus complexes dans la réalité : « From the biography, a rather clear cut portrait of language use emerges: here Lana uses Cambodian, here French, here English. A text message from her brother provided in the initial phase of the study, however, quickly reveals language practices that are not quite so tidy. » (Lamarre, 2013, p. 46)

4.2.1.1. Accommodation à l’interlocutrice ou à l’interlocuteur

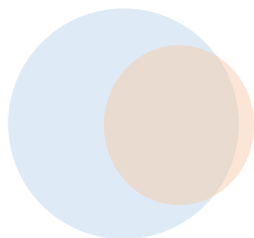


Figure 5. Idiolectes partiellement chevauchés et accommodation

S’en tenir à un seul terrain linguistique commun semblera tout naturel pour certains : or, dans un contexte comme celui de Montréal, où les idiolectes présentent une grande diversité, les stratégies se complexifient. En effet, des personnes dont l’idiolecte est plus étendu semblent avoir tendance à vouloir accommoder leur interlocutrice ou interlocuteur pour faciliter l’interaction. Tel que démontré en (9a-b), cette tendance peut d’ailleurs être observée dans plusieurs commerces de la métropole :

- (9) a. Il faudrait que j’y réfléchisse, mais je pense que c’est facile lorsque tu commences à parler, si tu te rends compte qu’ils ne te comprennent pas ou s’ils te demandent quelle langue tu préfères, si tu perçois l’accent, je ne

pense pas qu'il soit difficile de savoir quelle est la meilleure langue à parler. (MVM – femme, Argentine, 58 ans, 30 à MTL)

b. J'ai travaillé pendant près de deux ans dans un magasin et c'est là que l'on développe la capacité de laisser le client choisir la langue qu'il veut parler. Tu dois le saluer... Tu dois lui dire... Quand le client arrive, on te demande de dire : "**Bonjour, hi**". Tu dois le saluer en anglais et en français, puis, en fonction de la langue dans laquelle le client te répond, tu continues. (MVM – homme, Cuba, 39 ans, 8 à MTL)

c. Bon alors, pour moi, c'est plus facile parce que, comme je connais les deux langues, je m'adapte pour que l'autre personne puisse me comprendre. (MVM – femme, Colombie, 24 ans, 10 à MTL)

Les exemples cités nous rappellent bien entendu la *speech accommodation theory* (SAT) de Giles, devenue la *communication accommodation theory* (CAT) dans sa version plus récente – laquelle cherche à inclure l'aspect non seulement interpersonnel, mais également intergroupe de la communication, de même que sa dimension non-verbale (Gallois et Giles, 2015, p. 2). Gallois et Giles (2015, p. 1) rappellent que la SAT s'intéressait initialement à la modulation du langage comme indicateur de l'attitude d'une personne vis-à-vis de son interlocutrice ou interlocuteur, vers laquelle ou lequel elle pouvait faire converger ou diverger son mode d'expression de façon à établir un plus grand rapprochement ou une plus grande distance.

Les pratiques communicatives en vigueur dans l'environnement commercial de Montréal affichent depuis des décennies maintenant un trait d'« accommodation linguistique au bilinguisme » dont on entend encore régulièrement parler : le « *bonjour, hi* ». Cette salutation bilingue, dont témoigne le participant en (9b), alimente encore à ce jour de nombreux débats sur la langue, en ce qu'elle est devenue pour certains le symbole de l'anglicisation de Montréal. Lamarre (2013) en fait mention ici :

[...] the usual "*bonjour—hello*" (Heller 1978) that starts most interactions in the downtown core of Montréal [...] allows people to size each other up linguistically and determine the language in rest of the interaction-transaction to follow (and, interestingly in Montréal, it is not always the language of the client that is used—rather bilinguals will make the effort to adjust to someone with less fluency, regardless of whether are the client or the shopclerk). (p. 46)

La volonté d'accommodation linguistique sous-jacente au « *bonjour, hi* » peut répondre à un besoin communicationnel réel : dans le contexte du service à la clientèle, certains clients n'associeront qu'une seule de deux salutations à leur idiolecte. Ainsi, tel que l'affirme Lamarre, leur réponse servira de guide à la continuation maximale du reste de la conversation : tout doute de nature linguistique sera donc résolu. C'est ce type de situation que pourrait représenter la figure 5. Cependant, tout dépendant de l'idiolecte de l'interlocutrice ou de l'interlocuteur qui se présente, l'accommodation peut se faire en réaction à un besoin communicationnel qui est seulement supposé ou perçu. Prenons par exemple les cas suivants :

(10) a. Parfois ils te disent aussi *bonjour*, ils te disent **bonjour**, *hello*, *hi*... Tu ne sais pas si la loi les oblige à le dire d'abord en français ou en anglais. Alors, souvent, tu ne sais pas si tu dois continuer en français ou en anglais. (MVM – femme, Espagne, 56 ans, 35 à MTL)

b. [...] parfois les... les caissiers ou [...] les gens [...] qui sont dans... [...] dans le service à la clientèle, ont cette habitude de dire : "**Bonjour, hi**!" Oui. [...] Donc, on... on... on devrait répondre dans la langue qui nous convient... qui nous convient le mieux. Mais alors, bien des fois on... [...] ne répond pas de façon définitive,

on... on... on se pose la question : dans quelle langue dois-je... dois-je continuer? (MVM – homme, Colombie, 22 ans, 14 à MTL)

c. Je parle habituellement en français, mais quand je vais au centre-ville de Montréal ou quand on commence à me parler dans une autre langue, je change automatiquement de langue. [...] il y a des moments où la personne qui vend ou offre le service commence à me parler en anglais et je ne sais pas comment répondre : en français ou en anglais? (MVM – homme, Mexique, 27 ans, 3 à MTL)

d. Si, par exemple, je me mets à parler en français et que la personne remarque que j'ai un petit accent, et [donc] qu'elle veut me parler en anglais... alors je dois me remettre à parler en anglais. (MVM – femme, Espagne, 56 ans, 35 à MTL)

Dans les situations évoquées en (10a-c), la multiplication des possibilités communicatives crée une confusion chez la locutrice ou le locuteur, dont l'idiolecte étendu lui permet de reconnaître comme gage de terrain confortable les deux salutations qui lui sont présentées : en effet, les trois participant.e.s cité.e.s disent parler à la fois le français et l'anglais. Leur interlocutrice ou interlocuteur a tenu pour acquis qu'ils n'auraient de préférence que pour une des options ou apprécieraient, par courtoisie, qu'on leur présente un choix – alors qu'en pratique, ce n'était pas nécessairement le cas. Évidemment, l'échange amorcé se produira tout de même. Cependant, il démarre paradoxalement de façon moins assurée que lorsque la personne à laquelle on s'adresse ne se sent à l'aise de répondre qu'à une seule des salutations et dirige immédiatement la conversation dans la direction qu'elle y associe. Ce bref glissement de terrain n'est pas anodin : il est dû au fait que le chevauchement des idiolectes en présence n'est plus simplement partiel, mais important, et qu'on demande à la cliente ou au client de choisir rapidement entre deux séries de possibilités qui lui apparaissent tout aussi valides l'une que l'autre. C'est ce qui nous amènera à la section suivante.

Nous soulèverons toutefois qu'en dépit de la confusion momentanée occasionnée dans des circonstances comme celles que nous venons de décrire, la plupart de nos participant.e.s perçoivent très positivement la flexibilité que leur permet l'amplitude de leur répertoire linguistique. À l'image de la participante citée en (9c), plusieurs affirment que la situation linguistique montréalaise « n'est pas compliquée » parce qu'ils se sentent personnellement aptes à s'adapter à n'importe quel interlocutrice ou interlocuteur.

Quant au témoignage en (10d), il constitue sans doute l'un des cas les plus clairs d'accommodation linguistique en réponse à un besoin perçu et non réel (du moins, du point de vue de la locutrice à qui le changement vers l'anglais a été imposé en raison du « petit accent » qu'elle avait en parlant français). On appliquerait aisément à ce cas les propos de Gallois et Giles (2015), qui écrivent en guise de récapitulatif de la *social accommodation theory* (SAT) :

It soon became clear, however, that perceived (or subjective) accommodation needed to be distinguished from objective behavior. In the case of language switches, these aspects usually function together (although the motives attributed to them may not); either I do or do not switch to French in response to your question in French. For more subtle and variable behaviors like accent, speaking style, and nonverbal communication, there is much room for perceptions to diverge from objectively measured behavior. (pp. 2-3)

4.3. Stratégies en contexte de chevauchement important des idiolectes

On entend par contexte de chevauchement important des idiolectes les situations où l'intersection des idiolectes en présence ($A \cap B$) représente une fraction majeure du répertoire de chacune des personnes. Dans de telles circonstances, on détecte deux principales stratégies communicationnelles : le recours à une portion déterminée du répertoire partagé et le libre recours à l'ensemble des traits contenus dans les idiolectes.

4.3.1. Recours à une portion déterminée du répertoire partagé

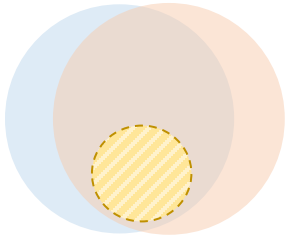


Figure 6. Recours à une portion déterminée du répertoire partagé

La figure 6 représenterait bien les situations que nous avons décrites en fin de §5.2 à partir des extraits (10a-c) : à partir d'une variété plus ou moins grande d'options communicatives valables dans le contexte, on demande à une locutrice ou à un locuteur de n'en choisir qu'une seule.

Or, la même figure pourrait servir à illustrer des circonstances légèrement différentes. En effet, notre corpus contient la description d'une situation dans laquelle un individu semble se limiter volontairement à une portion restreinte et bien choisie de son idiolecte :

- (11) Il y a des gens qui, même s'ils remarquent ton accent latino, ne te parlent qu'en français. Par exemple, dans un magasin, dans une boutique, il y a beaucoup de vendeurs latinos et peut-être qu'ils remarquent ton accent latino, mais ils te parlent en français. Ou il se peut que je ne remarque pas l'accent latino, mais comme ils me parlent en français, eh bien... Parfois, je dis : "Ah, tu parles espagnol" et ils me répondent "Ah, oui, oui"... Mais il me semble que certaines personnes, même si elles le remarquent, ne veulent pas parler dans leur langue : elles continuent à parler en français. (MVM – femme, Espagne, 56 ans, 35 à MTL)

Cet extrait fait apparaître la particularité suivante : même lorsqu'une personne dispose d'indices lui indiquant que son interlocutrice ou interlocuteur partage une partie clé de son idiolecte – celle qui a été acquise à l'enfance et qui équivaldrait, en termes traditionnels, à la langue maternelle –, elle choisit d'avoir entièrement recours à l'une des langues prédominantes au niveau social. On perçoit encore une fois le poids de la notion de langue nommée dans ce processus fermé. En effet, le fait que l'interaction se produise dans un lieu public rend l'interaction davantage sensible au degré d'acceptabilité sociale de la portion de l'idiolecte qui sera employée. On pourrait donc avancer qu'une locutrice ou un locuteur qui s'en tient à la langue officielle dans un contexte comme celui décrit en (11) estime potentiellement qu'il est généralement mieux vu, au Québec, de 'parler français' en société.

Cela étant dit, le lien entre l'attitude linguistique et le comportement est délicat en ce qu'il est multifactoriel (Garrett, 2012) : pour tirer des conclusions claires à cet égard, il nous faudrait conduire une

étude ayant spécifiquement pour objet la stratégie linguistique observée et ses motivations. Le processus introspectif introduit par Lamarre (2009; 2013) avait produit, à cet égard, des résultats intéressants : les participant.e.s ont occasionnellement pu s'exprimer quant à la raison pour laquelle ils choisissaient une langue plutôt qu'une autre dans certains contextes.

4.3.2. Libre recours à l'ensemble des traits contenus dans les idiolectes



Figure 7. Idiolectes fortement chevauchés, mais de tailles différentes

L'aspect sous lequel cette stratégie se présente varie grandement selon la taille, ou l'étendue, des idiolectes impliqués. En effet, plus un idiolecte est vaste – c'est-à-dire plus il contient de traits lexicaux et grammaticaux, quel que soit le nombre de 'langues' auxquelles ceux-ci appartiennent –, plus son potentiel de créativité discursive croît. Autrement dit, plus on connaît de mots (ou de signes), plus on dispose d'options sur le plan de la communication. C'est lorsqu'on assiste à une situation représentable à travers le diagramme de droite de la figure 7 que les possibilités communicatives se multiplient : on remarquera qu'ici, aucune zone de restriction n'a été délimitée dans l'intersection des idiolectes ($A \cap B$), qui est d'ailleurs plus ample que dans le diagramme de gauche. C'est également ce type de situation qui tend à retenir davantage l'attention des linguistes comme des auditrices et auditeurs attentif.ve.s, car ils sont susceptibles de contenir des occurrences de ce qu'Otheguy et al. s'abstiennent d'appeler du *code switching*.

Les idiolectes de nos participant.e.s ayant tendance à être étendus, quoiqu'à différents degrés, nous avons pu recueillir plusieurs commentaires témoignant directement ou indirectement de la mise en pratique fluide des ressources langagières variées dont ils disposaient. En voici quelques-uns :

- (12) a. **Ben disons que j'ai été engagée comme secrétaire, mais...** ah, en espagnol! [RIRES] [...] Automatique! Non, oui, j'ai été engagée comme secrétaire, mais je fais un peu de tout. Je fais du **montage vidéo**. Comment on dit, en espagnol? *Montaje video*? (MVM – femme, Pérou, 39 ans, 27 à MTL)
- b. [...] quand les gens viennent à la maison ou quand on visite la maison de gens d'ici ou d'autres pays, on a tendance à beaucoup mélanger. C'est comme si on commençait en anglais et qu'on finissait par parler français, on revient à l'anglais, au français, mais je ne sais pas, à la fin, c'est comme, eh bien, on se sent déconcerté, on se sent confus, mais à la fin on accepte que tout va être un mélange de tout. Et c'est à partir de là, je veux dire, qu'on se comprend avec les autres. (MVM – femme, Colombie, 34 ans, 5 à MTL)
- c. Oui, à la maison, je parle espagnol tous les jours avec mes filles et aussi avec mon mari, même si je dois admettre que nous mélangeons aussi beaucoup de mots puisque nous parlons quatre langues, ici. Donc, évidemment, nous mélangeons souvent les mots [...]. (MVM – femme, Espagne, 56 ans, 35 à MTL)

d. Disons que nous avons commencé à parler français. Puis, la personne a perçu que j'avais un accent et, cette personne étant latino, et nous avons parlé en espagnol. Mais, tout d'un coup, nous nous mettons à parler de quelque chose que nous ne... dont nous ne savons pas dire les mots en anglais... en espagnol ou en français, et nous l'avons dit en anglais. (MVM – homme, Cuba, 39 ans, 8 à MTL)

Les participant.e.s évoquent des situations semblables autant dans la sphère privée que dans la sphère publique; à la fois chez eux et chez d'autres. Nous mesurons encore mal l'étendue réelle de ce phénomène perçu comme du 'mélange' : l'approche proposée par Lamarre (2009; 2013), si on la remettait de nouveau en pratique, nous éclairerait sans doute en la matière. Dans tous les cas, il nous intéresse de mettre en exergue la contradiction soulevée en (12b) : aussi apte à provoquer la confusion que puisse être la dynamique langagière montréalaise, chacune et chacun semble finir par y trouver son compte.

4.4. Le partage de traits linguistiques nouveaux

Nous tenons à conclure notre analyse en faisant mention de l'immense appréciation de la diversité linguistique montréalaise qu'expriment les participant.e.s de notre étude : le contact entre les individus et leurs idiolectes est perçu comme une richesse. Pour ne jeter qu'un coup d'œil très bref sur ce potentiel d'échange, nous rapportons le témoignage suivant, un commentaire sur la « multiplicité des langues à Montréal » :

(13) Mais hm, parfois ça rend la communication difficile, mais ça la rend aussi, ça la rend plus facile parce qu'il y a des choses qui sont très similaires entre les langues. Donc, tu dis par exemple : "Ah, je le dis aussi en espagnol, on dit comme ça aussi." Ou [en entendant] des expressions dont tu penses ne pas qu'elles se disent dans d'autres langues : "Ah, je dis ça aussi, c'est vrai, ça marche." (MVM – femme, Colombie, 24 ans, 10 à MTL)

Nous nous en voudrions en effet d'ignorer une dimension cruciale de la langue : sa propension au changement. Chaque fois que deux idiolectes sont mis en contact et interagissent sous quelque forme que ce soit (écrite ou parlée, par exemple), chacun est susceptible d'être modifié, influencé. Dans des cas comme celui exposé en (13), les locutrices et locuteurs en présence n'exploitent pas que l'intersection de leurs idiolectes au moment d'entrer en communication ($A \cap B$) : ils introduisent également certains traits lexicaux et grammaticaux auparavant inconnus de leur interlocutrice ou interlocuteur, puisant dans ($A \cup B$).

Conclusions

Nous avons tenté, dans les pages précédentes, d'adapter la notion de chevauchement des idiolectes évoquée par des théoriciens du *translanguaging* pour proposer une schématisation préliminaire des stratégies communicatives des habitant.e.s de Montréal. Bien qu'il se soit occasionnellement avéré difficile de se défaire entièrement du concept bien ancré de langue nommée – chose qu'on ne devrait d'ailleurs pas faire, de peur de perdre de vue les représentations que les locutrices et locuteurs se font de ces entités conceptuelles dont l'influence se fait sentir –, nous sentons que la terminologie proposée et les modèles qui en sont ressortis sont d'une polyvalence et d'une flexibilité non négligeables. À tout le moins, pareille modélisation permet de rendre compte de la réalité vécue par un éventail de personnes, et ce, de façon plus exacte que les

traditionnelles catégories ethnolinguistiques ‘unilingues’ (ou, à tout le mieux, ‘bilingues’) auxquelles on tente souvent de les restreindre.

Bien entendu, on peut imaginer que quantité de situations communicatives particulières ne figurent pas dans notre corpus et pourraient enrichir notre proposition si elles s’y trouvaient. Par ailleurs, en adoptant un point de vue strictement mathématique, on pourrait ajouter que plus les idiolectes en présence sont étendus, plus les possibilités communicationnelles s’accroissent : deux individus dont les idiolectes ne se chevaucheraient que partiellement, mais qui disposeraient d’un nombre très élevé de traits linguistiques pourraient donc bénéficier d’un « terrain de jeu » communicatif ($A \cap B$) aussi, voire plus large que deux autres dont les idiolectes se chevaucheraient de façon importante, mais qui disposeraient d’un nombre moins élevé de traits linguistiques dans leur répertoire. La pure théorie, bien entendu, nous permettrait d’ajouter des dimensions à ce modèle, construit exclusivement à base des données disponibles dans notre corpus.

Nous préciserons donc qu’à nos yeux, l’intérêt ne réside pas dans la tentative de quantifier les idiolectes, ni la taille de leurs intersections : de toute manière, cette tâche serait irréalisable tant pour les chercheuses et chercheurs que pour les locutrices et locuteurs. Or, l’impossibilité de schématiser de cette manière la réalité complexe des rencontres entre idiolectes nous amène à faire une observation cruciale : ce que nous sommes intéressés à représenter, ce n’est pas tant l’intersection des idiolectes telle qu’elle est véritablement (en identifiant et en quantifiant la totalité des traits lexicaux et grammaticaux partagés), mais plutôt *telle que la conçoivent les sujets parlants impliqués*. Nous avons fait allusion à cette dimension en nous référant au fonctionnalisme en introduction de §4, ainsi qu’en fin de §4.2.1.1, lorsque nous nous sommes référée au phénomène d’accommodation à l’interlocuteur *en réponse à un besoin perçu et non réel*. De là l’intérêt de continuer à nous intéresser *in situ* aux motivations conscientes et inconscientes qui influencent les pratiques linguistiques des Montréalais.es, en récupérant et en élargissant l’approche proposée par Lamarre (2009; 2013).

Parmi les interrogations qu’il nous intéresserait d’approfondir, citons : sur quelle série exhaustive d’indices et de conventions les habitant.es de Montréal s’appuient-ils le plus souvent pour déduire les options linguistiques qui s’offrent à eux dans des circonstances données et recourir aux stratégies susnommées de façon conséquente? Quel est le degré de précision de ces indices? Quelles attitudes sous-tendent-ils? Et quels seront les impacts d’éventuelles modifications à la loi 101, telles qu’une réaffirmation de la langue française comme seule langue véhiculaire dans les espaces publics et professionnels, sur les dynamiques que nous avons dégagées? Les travaux en cours de Meune sur la représentation spatiale des langues à Montréal nous offriront certaines pistes. D’ici à ce que nous puissions aborder certaines de ces questions de front, nous maintiendrons que la capacité « instinctive » de naviguer à travers l’univers linguistique montréalais que disent avoir développée plusieurs participant.e.s a largement de quoi susciter notre curiosité.

Références

- Auer, P. (2019). « Translanguaging » or « doing languages »? *Multilingual practices and the notion of « codes »*. Copie de l'auteur.
https://www.researchgate.net/publication/332593230_'Translanguaging'_or_'doing_languages'_Multilingual_practices_and_the_notion_of_'codes'
- Blommaert, J., et Rampton, B. (2011). Language and Superdiversity. *Diversities*, 13(2), 1-21.
- Calvet, L. (2007). La (socio)linguistique au filtre de l'inventaire des langues du monde : Et quelques considérations sur ses rapports avec la sociologie. *Langage et société*, (121-122), 259-273. DOI: [10.3917/ls.121.0259](https://doi.org/10.3917/ls.121.0259)
- Calvet, L. (1999). *Pour une écologie des langues du monde*. Plon.
- Diessel, H. (2017). Usage-based linguistics. Dans M. Aronoff (éd.), *Oxford Research Encyclopedia of Linguistics*. Oxford University Press. doi:10.1093/acrefore/9780199384655.013.363.
- Dutremble-Rivet, J. (2019) *Parlons Montréal: Exploring Young Montrealers' Linguistic Identity*. [Mémoire de maîtrise, Université Concordia].
- Freeman, J. B., et Ambady, N. (2011). A dynamic interactive theory of person construal. *Psychological Review*, 118(2), 247-279. DOI: [10.1037/a0022327](https://doi.org/10.1037/a0022327)
- Gallois, C. et Giles, H. (2015). Communication Accommodation Theory. Dans K. Tracy, C. Ilie et T. Sandal (éd.), *The International Encyclopedia of Language and Social Interaction*, pp. 1-18. John Wiley & Sons, Inc. DOI: [10.1002/9781118611463.wbielsi066](https://doi.org/10.1002/9781118611463.wbielsi066)
- Garrett, P. (2012). *Attitudes to Language*. Cambridge University Press.
- Giles, H., et Johnson, P. (1981). The Role of Language in Ethnic Group Relations. Dans J. C. Turner et H. Giles, *Intergroup Behavior* (pp. 199-243). The University of Chicago Press.
- Godenzzi, J. C. (2020). La ville et le langage : trajectoires et points de vue de locuteurs à Santiago du Chili. *Tinkuy. Boletín de Investigación y Debate*, (25), 60-74.
- Jørgensen, J. N. (2008). Polylingual Languageing Around and Among Children and Adolescents. *International Journal of Multilingualism*, 5(3), 161-76. DOI: [10.1080/14790710802387562](https://doi.org/10.1080/14790710802387562).
- Jørgensen, J. N., et M. S. Karreb. (2011). Polylinguaging in Superdiversity. *DIVERSITIES*, 13(2), 25-37.
- Journet, P. (2020, décembre 15). Le démographe pessimiste. *La Presse*,
<https://www.lapresse.ca/actualites/2020-12-15/le-demographe-pessimiste.php#>
- Lamarre, P. (2013). Catching “Montréal on the Move” and Challenging the Discourse of Unilingualism in Québec. *Anthropologica*, 55(1), 41-56.
- Lamarre, P., et Lamarre, S. (2009). Montréal “on the move”: Pour une approche ethnographique non-statique des pratiques langagières des jeunes multilingues. Dans T. Bulot (dir.), *Formes & normes sociolinguistiques. Ségrégations et discriminations urbaines* (pp. 105-134). L'Harmattan.
- Le Robert. (s. d.). Francophone. Dans *Le Grand Robert de la langue française*. Consulté le 25 juin 2021, au <https://grandrobert.lerobert.com/robert.asp>
- Leimgruber, J. R. E. (2020). Global multilingualism, local bilingualism, official monolingualism: the linguistic landscape of Montreal's St. Catherine Street. *International Journal of Bilingual Education and Bilingualism*, 23(6), 708-723. DOI: [10.1080/13670050.2017.1401974](https://doi.org/10.1080/13670050.2017.1401974)
- Ministère du Travail, de l'Emploi et de la Solidarité sociale. (s. d.). c-11 – *Charte de la langue française*. Consulté le 25 juin 2021, au <http://www.legisquebec.gouv.qc.ca/fr/showdoc/cs/C-11>
- Mormina, M. (2020, novembre 13). Incapable d'être servi en français. *Le Journal de Montréal*,
<https://www.journaldemontreal.com/2020/11/13/incapable-detre-servi-en-francais>

- Nantel, P. (2020, 13 novembre). *La rencontre Dutrizac-Dumont : “Le français, c’est une affaire de petits vieux.”* [Diffusion radio]. QUB radio. Téléchargeable dans Mormina, 2020 (v. ci-dessus).
- Office québécois de la langue française. (2019). *Rapport sur l’évolution de la situation linguistique au Québec*. <https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/sociolinguistique/2019/rapport-evolution-situation-linguistique.pdf>
- Otheguy, R., et al. (2015). Clarifying translanguaging and deconstructing named languages: A perspective from linguistics. *Applied Linguistics Review*, 6, 281-307. DOI: [10.1515/applirev-2015-0014](https://doi.org/10.1515/applirev-2015-0014).
- Parent, S. Montréal bien au-devant de Toronto ou Vancouver en matière de trilinguisme. *Radio Canada International*, <https://www.rcinet.ca/fr/2018/01/02/montreal-plus-trilingue-que-toronto-vancouver-statistique-canada/>
- Paquet, R. G., et Levasseur, C. (2019). When bilingualism isn’t enough: perspectives of new speakers of French on multilingualism in Montreal. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 40(5), 375-391. DOI: [10.1080/01434632.2018.1543693](https://doi.org/10.1080/01434632.2018.1543693)
- Pato, E. (2020). El español en contacto con el francés en Quebec y su estudio gracias al Corpus oral de la lengua española en Montreal (COLEM). *Boletín Hispánico Helvético*, 35-36, 263-287.
- Statistique Canada. (2017, 25 octobre). *Le Quotidien — Immigration et diversité ethnoculturelle : faits saillants du Recensement de 2016*. <https://www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/171025/dq171025b-fra.htm?indid=14428-1&indgeo=0>
- Tiv, M., et al. (2020). Using Network Science to Map What Montréal Bilinguals Talk about across Languages and Communicative Contexts. *Journal of Neurolinguistics*, 56. DOI: [10.1016/j.jneuroling.2020.100913](https://doi.org/10.1016/j.jneuroling.2020.100913)

